

## ROUSSEAU ET LES FEMMES

**Yrd.Doç.Dr.Uğur YÖNTEN**  
Dicle Üniversitesi, Ziya Gökalp  
Eğitim Fakültesi, Fransız Dili  
Eğitimi A.B.D.  
uyonten@dicle.edu.tr

*Ce qui fait que la plupart des femmes  
sont peu touchées de l'amitié, c'est  
qu'elle est fade quand on a senti de  
l'amour.* La Rochefoucauld, Maximes  
et Réflexions, No.440

### ÖZET

Bu çalışmamızda Jean-Jacques Rousseau'nun kadınlarla olan ilişkilerini incelemeye çalıştık. Henüz on beş günlük bir bebekken annesini kaybeden yazar, yaşamı boyunca kadınlara yakın olmak istemiştir. Onlar tarafından sevilme ve okşanma arzusuyla yanıp tutuşmuştur. Böyle bir arzuda, anne sevgisinden yoksun büyümesinin ve küçük yaşlarda babasıyla okuduğu aşk hikayelerinin payı büyüktür. Kendisine evini açan Mme de Warens'de yokluğunu her an hissettiği yeni bir anne şefkati bulmuştur. Ona karşı bazan kösnül duygulara kapılsa da, kendisine hissettirdiği annelik duyguları hep ağır basmıştır. Kadınlara hem yakın hem de uzaktır, Rousseau. Bu çelişkinin nedenlerinden birincisi, insanlarla özellikle de kadınlarla biraradayken yakasını hiç bırakmayan sıklılganlığı, ikincisi ise, kadınlarla olan ilişkilerindeki yaklaşımıdır: Ünlü filozofun kadınlara yakın olma arzusunda kösnül duyguların pek yeri yoktur. İşte bundan dolayı her türlü fırsatı ele geçirmesine karşın onlardan cinsel yönden yararlanmayı pek düşünmemiştir. Onun için asıl önemli olan, kadınlara yakın olmak ve onlar tarafından farkedilmektir.

**Anahtar sözcükler:** Jean-Jacques Rousseau, kadınlar, aşk, kadın hayranlar.

### RÉSUMÉ

Dans cette étude, nous avons cherché à étudier les relations de Rousseau avec les femmes. L'écrivain, qui a perdu sa mère quand il était un petit bébé de quinze jours, a toujours voulu être proche des femmes. Il a aspiré à être remarqué, être aimé, être caressé par elles. S'il a aspiré à tout cela, c'est parce qu'il avait perdu, dès sa petite enfance, sa mère et qu'il avait dévoré avec son père presque tous les livres galants. C'est en Mme de Warens qu'il a trouvé un supplément de l'affection maternelle qui lui manquait toujours. Bien qu'il ait de temps en temps des sentiments charnels pour elle, l'affection maternelle qu'il a trouvée en cette femme a toujours primé. Rousseau est à la fois proche et loin des femmes. L'une des causes de ce paradoxe est la timidité dont il ne se débarrassait point pendant qu'il était entouré des gens surtout des femmes. La deuxième est la conduite qu'il a adoptée dans ses relations avec les femmes: les sentiments charnels n'ont guère de place dans son désir d'être proche d'elles. C'est pour cette raison qu'il n'a jamais pensé à les séduire bien qu'il ait toutes sortes d'occasions. Ce qui est important pour lui, c'est d'être proche des femmes et d'être remarqué par elles.

**Mots-clé:** Jean-Jacques Rousseau, les femmes, l'amour, les admiratrices.

## INTRODUCTION

Les femmes tiennent une place considérable dans la vie de Jean-Jacques Rousseau. Celui-ci les adore et ne peut se passer d'elles. Il est sensible à leur jugement, leur admiration ou leur mépris, leur estime et leur émotion. La même sensibilité apparaît aussi dans ses productions littéraires: correspondance, confessions, théâtre, roman, conte, discours, traité de l'éducation.

Parmi les femmes de qui veut être proche Rousseau, nous avons choisi celles dont le coeur a été un instant troublé par l'enchantement du philosophe puis se sont rangées, les unes à l'amitié, les autres à l'indifférence. De chacune, nous avons cherché à distinguer l'influence qu'elle a eue sur la destinée de Jean-Jacques et l'empreinte qu'elle-même a reçue de lui. Pour notre étude, nous nous adresserons largement aux *Confessions* où il nous a livré ses réflexions sur les femmes qu'il a connues et ses amours qu'il a vécues.

### 1. Les premières expériences amoureuses ou amours sans lendemain

Les premiers plaisirs de Rousseau se font ressentir dès sa plus tendre enfance lors des lectures avec son père. Celui-ci injecte à son fils le goût de lire. Dès ses sept ans, Rousseau lit avec lui tous les livres qui lui tombaient sous la main: de Plutarque à Ovide, de Bossuet à La Bruyère et Honoré d'Urfé. Ces lectures précoces, qui lui ont ouvert l'univers des passions, ont éveillé chez lui les curiosités de l'amour et lui ont permis de vivre, à sa manière, les amours qu'ont vécues les héros de ces livres.

Par la suite, Rousseau a vécu un nouveau emportement sexuel avec la fessée de Mlle Lamercier. *Les Confessions* nous rappellent deux épisodes de fessée pendant son séjour à Bossey chez les Lamercier. Cette histoire est minutieusement racontée par Rousseau.

La première, infligée à huit ans par Mlle Lamercier, âgée de 30 ans, lui avait révélé dans la douleur, dans la honte même, une volupté étrange qu'il qualifie lui-même de "goût bizarre, porté jusqu'à la dépravation, jusqu'à la folie" (Rousseau, 1959, p.I-46). Nous voyons ici un Rousseau qui met l'accent sur l'existence de la sexualité de l'enfance dont l'innocence est troublée par cette aventure. "J'avais trouvé dans la douleur (...) un mélange de sensualité"(p.44-45). La place qu'a occupée cette fessée dans sa vie est très considérable, car elle "décida de l'avenir de Jean-Jacques et des rapports du futur grand homme avec les femmes" (Marguerite, 1926, p.42). La remarque qu'apporte M. Patrick Wald Lasowski sur l'influence de cette fessée est plus intéressante: "... dès que la fessée elle-même, loin de le précipiter dans la débauche, dans la recherche des voluptés, aura limité ses plaisirs en renforçant sa "timidité" auprès des femmes" (1997, p.31).

La deuxième fessée a été administrée par M. Lamercier, frère de Mlle Lamercier et elle n'a pas révélé la même influence. A partir de cette deuxième fessée qui n'a rien désigné pour Rousseau, M. Henri Guillemin ne considère pas ce goût de Rousseau comme un masochisme et attire l'attention sur le fait que le plaisir qu'il a éprouvé dans la première "n'est point que cette main l'ait frappé mais qu'elle l'ait touché seulement" (1943, p.35). Aux yeux de Rousseau, la femme est ainsi un être supérieur auquel il aime s'abandonner et se soumettre: "Etre aux genoux d'une maîtresse impérieuse, obéir à ses ordres, avoir des pardons à lui demander"(1959, p.I-47) étaient pour lui de très douces jouissances.

Maintenant nous abordons les expériences troublantes que Rousseau a vécues avec Mlle Goton, Mlle de Vulson, Mme Basile, Mlle Galley, Mlle Graffenried et Mme Larnage.

**Mlle Goton** est l'une des femmes qui ont bouleversé Rousseau au point de remettre sa vie en danger: "En voyant seulement Mlle Goton je ne voyais plus rien; tous mes sens étaient bouleversés. Je crois que si j'étais resté trop longtemps avec elle, je n'aurais pas vécu; les palpitations m'auraient étouffé" (Rousseau, 1959, p.I-60). L'amour que ressent Rousseau pour cette fille autoritaire est un peu masochiste. Car Mlle Goton a joué avec lui à la maîtresse d'école et Rousseau lui a demandé de lui procurer les mêmes plaisirs qu'il avait goûtés dans la fessée infligée par Mlle Lambercier.

**Mlle de Vulson** avait 22 ans quand Rousseau, onze ans, l'avait rencontrée pour la deuxième fois. Rousseau s'en entiche d'une passion toute platonique: "Je l'aimais en père, mais j'en étais jaloux en amant" (1959, p.I-60). Cependant il ne manque pas d'être troublé par les tendres caresses de cette jeune fille.

Jean-Jacques Rousseau, qui se compare à un chevalier au service de ces deux personnes et qui anime pour elles d'un amour et d'un respect, se consacre entièrement à chacune d'elles et est même prêt à se rejeter dans les flammes: "J'étais tout entier, pour ainsi dire, à chacune de ces deux personnes, et si parfaitement, qu'avec aucune des deux il ne m'arrivait jamais de songer à l'autre" (1959, p.I-59). Quand le temps de séparation est venu, Rousseau a été plongé dans une grande tristesse et a pleuré à chaudes larmes.

**Mme Basile** chez qui Jean-Jacques errant à seize ans dans les rues de Turin trouve un travail. Le mari de cette femme, qui est à peine plus âgée que lui, est en voyage. Rousseau passe des heures assis à ses genoux tandis qu'elle s'occupe paisiblement des travaux d'aiguille. Il prend ses repas avec elle, puis l'on cause. Tout en racontant son histoire, Jean-Jacques la dévore des yeux. Il demeure immobile, mais agité par, précise-t-il, les "ardents désirs incertains de leur objet et contenus par la frayeur de déplaire" (1959, p.I-114). Mme Basile, de son côté, n'est pas plus tranquille. Voilà donc deux jeunes êtres enflammés par l'ardeur de la volupté qui savent cependant se retenir. Rousseau confesse plus tard qu'il n'a jamais connu de jouissance approchant de celle-là: "Rien de tout ce que m'a fait sentir la possession des femmes ne vaut (les moments) que j'ai passés à ses pieds sans même oser toucher à sa robe" (1959, p.I-116). Ces deux êtres se sentent exister l'un par l'autre, sans se parler, sans même se regarder. Et dans cette fusion sentimentale et sensuelle, ils goûtent, écrit Rousseau, des "douceurs inexprimables" (1959, p.I-118). Averti sans doute par quelque voisin jaloux ou par une servante, le mari est revenu et met à la porte le protégé de sa femme. Jean-Jacques ne reverra jamais Mme Basile qui lui a valu de si doux moments; mais, de sa vie, il ne l'oubliera.

C'est dans une promenade de Thônes que Rousseau a rencontrées Mlles Galley et de Graffenried et il a laissé une part de son cœur à Mlle Galley. Les deux jeunes filles habitaient à Annecy et Jean-Jacques les avait quelquefois aperçues à l'église qu'elles fréquentaient. Il les rencontre un matin sur le chemin de Thônes, au bord d'un

ruisseau. Il faut citer la scène: sous la plume de Rousseau, le décor ressemble à un paysage de paradis: "L'aurore m'avait, ce jour-là, paru si belle que, m'étant habillé....." (1959, p.I-183). Puis voici l'apparition des jeunes filles. Elles sont arrêtées au bord d'un gué que leurs chevaux refusent de passer. On entend les encouragements rieurs qu'elles adressent aux bêtes et les piaffements obstinés de celles-ci. Le promeneur solitaire n'hésite pas à aider ces deux belles personnes. Entrant dans l'eau jusqu'aux genoux, il prend les chevaux par la bride et les conduit sur l'autre rive. Les deux jeunes filles l'invitent chez elles. Acceptant cette invitation, Rousseau saute en croupe derrière Mlle de Graffenried.

La journée passée avec les jeunes filles enchante Rousseau. Assis sur l'herbe, on déjeune à la campagne dans les environs d'Annecy en juin 1730: des provisions ont été apportées; servir ses jolies compagnes lui plaît beaucoup. Rousseau, qui aime être entouré de belles personnes, ne souhaite rien au-delà de cette gentille intimité. Laissons-lui nous les dépeindre. Personne n'excellait à tracer, comme lui, des tableaux de jeunesse: "Nous allâmes au jardin achever notre dessert.... : que mes lèvres ne sont-elles ces cerises!"(1959, p.I-184). Et il n'oublie jamais cette journée dont l'image lui permet de suggérer de cette réflexion qui met l'accent sur le bonheur que procurent de bonnes moeurs: "Comment tant de gens cherchent-ils le bonheur dans le luxe et le libertinage, quand l'union de trois jeunes coeurs suffit à le prodiguer?"(1959, p.I-185).

Ces heures innocentes ne durent pas longtemps. Jean-Jacques passe et repasse en vain devant la maison où habite Mlle Galley, à Annecy. Il ne réussit pas à l'apercevoir. Parce que la jeune fille s'était mariée avec un bourgeois riche, tandis que Mlle de Graffenried avait dû être enfermée, à vingt ans, entre les murs d'un couvent.

**Mme Larnage:** Rousseau, qui part pour Montpellier dans l'espoir de guérir de sa maladie des voies urinaires, visite Grenoble. Par une idée bizarre il emprunte le pseudonyme de Dudding. A l'auberge de Moirans, il fait la connaissance de Mme Larnage avec qui il fait une conversation amoureuse. Banale en apparence, cette aventure prend, dans sa vie, une importance considérable, lorsqu'on apprend par lui-même qu'il a découvert dans les bras de cette femme le bonheur ignoré jusqu-là: "C'est à Mme Larnage que je dois de ne pas mourir sans avoir connu le plaisir" (1959, p.II-321).

Le jeune Dudding promet à cette femme de s'arrêter chez elle au retour de Montpellier. Avec le pressentiment qu'il ne reverra jamais sa compagne de hasard, il s'attarde trois jours avec elle à l'auberge de Montélimar. Les détails que donne Rousseau ne laissent pas de doutes sur les joies qu'il y découvre. "Quand je vivrais cent ans, proclame-t-il, je garderai le souvenir de la charmante femme, si charmante, se plaît-il à répéter bien qu'elle ne fut ni très belle, ni très jeune, rien dans sa figure n'empêchait son esprit et ses grâces de faire leur effet. On ne pouvait voir sans l'aimer, ni la posséder sans l'adorer" (1959, p.II-319). Rousseau et Mme Larnage se disent adieu. Et celui-là ne pourra jamais revoir cette femme qui lui avait ouvert les sources du plaisir.

## **2. L'amour, passion inassouvie**

Jean-Jacques, qui a, dans une époque de sensualité raffinée et de libertinage sans moeurs, osé parler le langage de la passion, traiter l'amour avec respect et dans les ouvrages de qui on a largement mis l'accent sur la condition et les sentiments des femmes, n'a pas pu rencontrer dans sa vie une véritable amante. "Dévoré du besoin

d'aimer sans jamais l'avoir pu bien satisfaire je me voyais atteindre aux portes de la vieillesse et mourir sans avoir vécu" (1959, p.II-179).

C'est vrai qu'il n'a pas connu la passion ni avec Mme de Warens, qui ne l'aimait pas d'amour et qu'il la considérait comme sa mère, ni avec Mme de Larnage qu'il a rencontrée par hasard. Il n'a pas pu goûter ces délices encore inconnues avec Mme Basile ou Mlle de Galley.

Mme de Warens trompe Rousseau avec Wintzeried, Thérèse n'est qu'une servante d'auberge qui est incapable d'inspirer les sentiments amoureux et Mme d'Houdetot ne l'aime de la passion amoureuse. Donc il ne reste plus à Rousseau qu'à dire adieu à l'amour pour le reste de sa vie. A propos des jouissances de l'âme et des sens dont il a été privé, nous pouvons lire dans *Les Confessions*: "Jouir! ce sort est-il fait pour l'homme? Ah! si jamais, une seule fois en ma vie, j'avais goûté dans leur plénitude toutes les délices de l'amour, je n'imaginerai pas que ma frêle existence y eut pu suffire; je serais mort sur le fait" (1959, p.II-281).

Ayant plus de quarante ans, Jean-Jacques avait passé le temps d'aimer et d'être aimé. Il ne voudrait pas mourir sans connaître les ivresses auxquelles il avait toujours aspiré. Il ne lui restait alors qu'à les rêver. Rousseau doit donc transfigurer la réalité et composer *La Nouvelle Héloïse* qui est "un roman vécu et non pas l'oeuvre d'un homme de lettres mais l'hallucination d'un possédé" (Mornet, sans date, p.12-13). Il réincarne, dans ce roman, les femmes qu'il a aimées et cherche ainsi à assouvir cette soif des sens. Il s'y rappelle Mlle Galley, Mlle de Graffenried, Mlle de Breil, Mme Basile, Mme de Larnage, Mme de Warens et surtout Mme d'Houdetot qui lui ont fait vivre de douces émotions. Rousseau, lui-même, avoue que c'est par l'imagination qu'il a assouvi ses sens: "J'ai donc fort peu possédé, mais je n'ai pas laissé de jouir beaucoup à ma manière, c'est-à-dire par l'imagination" (1959, p.I-47). Cette dernière lui permet ainsi de compenser ses échecs amoureux par ses succès imaginaires.

### **3. Rousseau timide et craintif devant les femmes**

Rousseau était affligé d'une timidité qui l'empêchait d'être à l'aise devant les autres. "J'étais gauche et n'avais d'esprit qu'une demi-heure après les autres. Je ne savais ce qu'il fallait répondre précisément que lorsqu'il n'était plus temps" (1959, p.I-99). Cette timidité l'emportait surtout auprès des femmes. La crainte de ne pas être agréé par elles le paralysait, lui ôtait ses moyens de séduction. Cette gêne et cette défiance de soi-même étaient à leur apogée surtout quand les femmes le regardaient, ce qui le jetait dans de troublants émois. Monsieur Dugas, qui met l'accent sur le fait que Rousseau était toujours déconcerté en public féminin, remarque avec raison: "L'origine de la timidité, c'est donc, d'une part, le vif désir d'entrer en sympathie avec ses semblables, de l'autre, le sentiment net qu'on n'y arrivera pas et qu'on n'y peut arriver" (1922, p.21).

A chaque fois, Jean-Jacques ose être familier avec les femmes qu'il aimait trop, il ne réussit pas à faire aboutir la relation. Quelques anecdotes contées dans *Les Confessions* dont le héros et la victime étaient lui-même suffissent à nous montrer ce manque de succès dans l'aventure amoureuse. Par exemple, la scène des cerises: Rousseau monte sur l'arbre pour cueillir les cerises et les jette à Mlle Galley qui tenait un tablier en bas. Rousseau, qui a visé si juste, fait "tomber un bouquet dans le sein" de la jeune fille. Il ne manque pas même de se dire: "Que mes lèvres ne sont-elles des cerises! Comme je les leur jetterais ainsi que de bon coeur" (1959, p.II-186). Mais

comme sa timidité l'emportait, il ne faisait pas une tentative amoureuse auprès de Mlle Galley: "Mais je n'osai rien dire et ce n'était pas à elle de le proposer" (1959, p.II-187). Pourtant il a su appliquer un baiser sur la main de la jeune fille: "ma bouche, au lieu de trouver des paroles, s'avisa de se coler sur sa main, qu'elle retira doucement après qu'elle fut baisée, en me regardant d'un air qui n'était point irrité" (187). La même chose se produit dans la scène qu'il a vécue avec Mme Basile. Le voici à ses pieds. Ne pouvant exprimer ses sentiments par les paroles, il aime mieux le faire par le geste: "Mais ce qu'on aurait peine à croire est que dans cet état je n'osai rien entreprendre au-delà ni dire un seul mot, ni lever les yeux sur elle, ni la toucher même dans une attitude si contrainte pour m'appuyer un instant sur ses genoux" (114).

Rousseau confesse que son peu de succès auprès des femmes "est toujours venu de les trop aimer" (1959, p.I-117). L'acte sexuel n'est pas ce qu'il attend des femmes. Ce qui est important pour lui, c'est leurs estime et leurs caresses. De plus il ne s'est jamais "autorisé de lui-même" (222) à posséder une femme. Mme de Warens s'est offerte. Il n'avait pas le choix et la mode et la courtoisie lui commendaient de s'exécuter. Rousseau ne voulait pas succomber à la tentation. Car il "vivait auprès d'elle la vie heureuse d'un enfant jusqu'au jour où cette jeune femme aux moeurs libres a décidé de l'initier et faire de lui son amant. Or l'accomplissement charnel fut l'échec de cet amour" (1988, p.17). D'autre part, Rousseau, qui ne fait jamais les manoeuvres de la stratégie amoureuse, se distingue de grands séducteurs. Son épisode avec Mme de Breille en est un bel exemple: il se jette à ses genoux, tremblant, mais il ne fait pas plus, expliquant qu'il attend un signal et une invitation.

Rousseau n'a cessé d'agir selon cette conception de l'amour et cette timidité. D'où le silence et le refoulement devant celles qu'il aimait: "J'ai ainsi passé ma vie à convoiter et me taire auprès des personnes que j'aimais le plus" (1959, p.I-47). Les amours qu'il a vécues ne mènent pas ainsi au bonheur. Il ne peut qu'ébaucher une idylle avec Milles Galley et de Graffenried, son trouble l'empêche de goûter son aventure avec Mme Basile. Parlons cependant de ses deux expériences: il a deux fois tenté d'approcher les prostituées pendant son séjour à Venise. La première Padoana, la deuxième Zuletta. Dans son attitude envers Padoana, sa timidité et sa frayeur se manifestent et arrêtent ses transports auprès de Zuletta qui lui conseille d'étudier les mathématiques.

#### **4. Admiratrices et protectrices de Rousseau**

Rousseau a eu un cortège d'amitiés féminines. La plupart de ses adoratrices et ses protectrices étaient des créatures charmantes qui appartenaient à l'élite de la société du XVIIIe siècle.

Ces femmes l'entouraient, l'exaltaient et le chérissaient. De Mme de Luxembourg à Mme de Boufflers, de Mme Créqui à Mme Verdelin toutes se font une joie de le voir, de le combler de bontés, de le consoler dans ses moments de détresse et de lui donner l'hospitalité. Mais jaloux de son indépendance, Rousseau était souvent fort impoli envers elles. La Maréchale de Luxembourg, Mme de Boy de la Tour, Mme Cézargues, habituées à cette brutalité, ne se fâchent point avec lui et n'hésitent pas à lui offrir leur hospitalité.

Cet intérêt peut certes recevoir des interprétations diverses. Tout d'abord, nous devons parler des salons que tenaient de grandes dames du XVIIIe siècle. La mode dans ces salons était d'attirer chez soi les hommes de talent, d'en faire le centre des réunions

mondaines et de les admirer. Chaque grande dame en avait un ou cherchait à l'avoir. Les gens de lettres n'y étaient pas seulement reçus. Ils étaient même honorés. Dans ces réunions mondaines "les lettres n'étaient point oubliées et elles faisaient comme un intermède dans les soupers de vingt-cinq couverts" (Goncourt, 1935, p.92). Et Rousseau était l'un des hommes de lettres qui étaient abonnés à ces salons.

D'autre part, les femmes trouvaient un délicieux plaisir à l'amitié de l'homme qui exaltait en elles le goût littéraire. Les écritures de Rousseau devaient leur efficacité au fait qu'elles proposaient des modèles tirés de la réalité. L'écrivain a surtout excellé à toucher les facultés affectives des femmes de son temps. Ces adoratrices ont versé d'abondantes larmes sur ce qui arrive à Saint-Preux et Julie, héros de *La Nouvelle Héloïse*. "Cet engouement des femmes du temps pour l'oeuvre d'un auteur qui affirmait les droits de la passion et de la vertu en un siècle libertin et qui bouleversait leur coeur en faisant l'éloge de la vie familiale et en les rappelant à leurs devoirs de maîtresse de maison ou de mère explique pourquoi Rousseau a pu compter jusqu'à la fin sur d'enthousiastes et tendres amitiés" (Lecomte, 1925, p.59).

Les unes ont voué un véritable culte à l'auteur, qui a créé des héros et des héroïnes à grandes passions, tandis que les autres ont oublié d'aller au bal pour continuer leur lecture. Rousseau rapporte, dans *Les Confessions* (II-315), le cas de la Princesse de Talmont. Cette grande dame reçoit *La Nouvelle Héloïse* un soir quand elle se préparait à partir pour un bal. Elle ouvre le livre à sa toilette et elle commence à le lire. Les heures passent, son carrosse l'attend devant sa porte. Elle lit toujours. Finalement elle demande quelle heure il est. On lui répond qu'il est quatre heures du matin. Alors elle renonce à son bal et passe le reste de la nuit à terminer le livre. Certaines femmes même s'identifiaient à Julie, tombaient amoureuses de romancier Rousseau-romancier qu'elles confondaient avec son héros, Saint-Preux. Rousseau écrit dans ses *Confessions* qu'il aurait pu, par son roman, faire la conquête de maintes femmes.

Les grandes dames qui accueillent sa naïveté, sa bonté et son orgueil aussi sont devenues ses pures amies. Rousseau a accepté leur hospitalité. Mais les servitudes ou au moins les exigences sont venues. Son poste près de Mme d'Epinaï par exemple. Rousseau reproche à cette dame d'être une bienfaitrice tyrannique. Quand Grimm ou d'autres étaient absents, la dame s'ennuyait. Elle était contente d'avoir un ami comme Rousseau, qui pourrait la distraire pendant l'absence des autres. Elle lui demande de l'accompagner lors son voyage à Genève. Etant malade, elle a besoin de la distraction pendant ce voyage. Cela va permettre, de plus, à Rousseau de retourner dans son pays et de saisir l'occasion d'être agréable à une amie. Mais par quelques soupçons Rousseau n'accepte pas cette proposition. Mme d'Epinaï, qui ne garde Rousseau chez elle que pour ses propres ambitions, pense aussi à profiter de ses expériences d'auteur. Ayant le goût d'écrire en prose et en vers, elle compte que cet écrivain, plein de génie, lui sera précieux pour ses intérêts littéraires. Rousseau se montrait même, à certaines heures, homme d'excellente compagnie. Epris de la nature, il excelle à distraire les femmes pendant les promenades en plein air.

Obtenir la confiance de Rousseau n'était pas facile. Quant à la conserver, aucune de ses amies n'y a complètement réussi. En lisant la correspondance de Mme de Luxembourg, on est frappé de l'attachement sincère qu'elle porte à Rousseau. On admire sa patience à supporter de choquantes bizarreries et de blessantes reproches. Cette

femme ne renonce pas à l'aimer malgré tout, de s'occuper de lui et de lui dire "des douceurs toute la journée, l'embrasse(r) dix fois le jour" (1959, p.II-287). Elle exige qu'il ait sa place à table à côté d'elle et si quelque seigneur veut prendre cette place, elle l'empêche. Mme de La Tour-Franqueville est une autre admiratrice qui lui offre toujours son culte féminin. Pendant les deux années qu'elle lui a survécu, cette fidèle admiratrice n'a rien perdu de son amour pour lui. Après la mort de Rousseau, son idole, elle a surtout pris soin de veiller à la publication des ouvrages inédits de l'auteur et de propager les autres. Malgré les torts que Jean-Jacques avait eus envers elle, cette âme noble n'a pas cessé d'être son amie.

Après avoir parlé de tant de dévouements féminins, il est bien difficile d'apporter une explication à la conduite impolie et bizarre de Rousseau à l'égard de ces amies. Nous savons combien elles l'ont aimé et ne demandaient qu'à l'aimer toujours, tandis qu'il les écartait cruellement de sa vie. Rousseau répond aux bontés et aux dévouements de ses meilleures amies par ses silences, ses rudesses, ses reproches injustes et blessantes. Faut-il en conclure à une misogynie? Nous pensons que les susceptibilités et les rudesses qu'on lui reproche ne tiennent qu'à son besoin d'isolement et à son instinct farouche. Mme Isabelle Brouard-Arends, qui a cherché à déterminer si Rousseau est misogyne, remarque le dilemme où l'on est: "Répondre par l'affirmative ou la négative ne semble pas être la bonne solution. A la lecture de ses textes romanesques, il apparaît bien que l'auteur se trouve pris dans un faisceau de contradictions dont la vie elle-même porte le témoignage, Il ne peut les résoudre lui-même. C'est pourquoi, si l'on s'attache à un aspect de l'oeuvre rousseauiste, nous pouvons conclure à un Rousseau misogyne, mais cette opinion se trouve infirmée par une autre approche également possible qui nous amène à une conclusion opposée" (1991, p.84).

Rousseau avait toujours préféré la compagnie des femmes. L'auteur, habitué pendant les pénibles années de jeunesse à vivre auprès des personnes d'une naissance supérieure à la sienne, éprouvait un invincible besoin de gagner à ses idées les personnes les plus marquantes de la cour, d'obtenir leur approbation flatteuse et gardait un contentement à exciter leur admiration. Il obéit ainsi au conseil du Père Castel qui lui a dit qu'"on ne fait rien dans Paris que par les femmes" (II-24) et lui a proposé de se pousser par les femmes qui "sont comme des courbes dont les sages sont les asymptotes" (24). Il fréquente donc le grand monde et on le voit toujours chez Mme de Buzenval, Mme de Broglie et surtout Mme Dupin, fille du fermier général Samuel Bernard. D'autre part, Rousseau avait toujours été pauvre. S'il se plaisait chez les riches protectrices comme Mme de Warens, Mme de Luxembourg et Mme d'Epinay, c'est parce qu'il en recevait toujours les aides matérielles. Il faut se rappeler cependant qu'il a terminé sa vie en une demeure étrangère. La grande préoccupation de ses protectrices était d'en assurer l'existence, de lui procurer quelque peu de bien-être et la sécurité. Elles étaient toujours attentives à sa santé. Et malgré ses rudesses envers elles, Rousseau a su intéresser et affectionner passionnément tant de protectrices ou d'amies dévouées.

##### **5. Thérèse, compagnon de Rousseau**

Rousseau se lie avec une servante d'auberge, ignorante, grossière, Thérèse Levasseur. Il la rencontre en 1745, alors qu'il n'est plus tout jeune, il a 32 ans et Thérèse 23 . A l'hôtel de la rue des Cordiers, une fille modeste, gentille, un peu naïve, raccommode le linge, servait à table. Les pensionnaires se moquaient d'elle, l'embarrassaient par leurs propos.



Jean-Jacques avait pris sa défense, s'était fait son "champion" et la "petite" (II-71) (c'est lui-même qui l'appelle ainsi) l'avait bientôt payé de son courage et de sa compassion.

De Thérèse, *Les Confessions* ont une phrase au propos d'une sincérité brutale: "Je n'ai jamais senti la moindre étincelle d'amour pour elle [...] je n'ai pas plus désiré de la posséder que Mme de Warens" (I-254). Cependant il a déclaré toute de suite à Thérèse qu'il ne "l'abandonnera jamais"; ce n'est pas un mariage. Rousseau lui a promis sa fidélité. Son mariage avec elle ne changera rien à l'union, purement fraternelle. Elle avait une place dans sa vie et Rousseau finit par la considérer comme sa femme. Il s'impose de rendre indissoluble le lien qui l'unit à Thérèse. Sans cérémonie officielle, il s'engage à la prendre pour épouse.

Comment situer cette nouvelle figure dans la ligne des femmes qui ont eu une place dans la vie de Rousseau? Rousseau note avec détours: "Il fallait, pour tout dire, un successeur à Maman; puisque je ne devais plus vivre avec elle, il me fallait quelqu'un qui vécut avec son élève, en qui je trouvasse la simplicité, la docilité de coeur qu'elle avait trouvé en moi. [...] je trouvai dans Thérèse le supplément dont j'avais besoin" (II-72). Thérèse viendra donc en suppléance de Mme de Warens. Mais il jure ses grands dieux que ce n'était ni de l'amour ni du désir. C'est pourquoi on pourrait penser qu'elle était à la place du fidèle animal domestique: elle l'a en effet suivi partout dans les temps de malheurs et de persécution. Rousseau ne manque pas cependant de la louer sans mesure: "Je l'aimais, affirme-t-il, j'avais pour elle les sentiments les plus tendres" (74). Parfois il énumère à la fois les qualités et les défauts de la jeune femme: "Cette personne si bornée, stupide même si l'on veut, est d'un conseil excellent dans les occasions difficiles. Devant les dames du plus haut rang et les princes, ses sentiments, son bon sens, ses réponses et sa conduite lui ont attiré l'estime universelle et à moi, sur son mérite, des compliments dont je sentais la sincérité... Souvent, ajoute-t-il, un moment où je me suis trouvé, elle a vu ce que je ne voyais pas moi-même; elle m'a donné les meilleurs avis à suivre et m'a tiré de dangers où je me précipitais aveuglément" (73).

Tout cela prouve que Rousseau avait de l'affection pour Thérèse. Et à maintes circonstances, Jean-Jacques se conduit d'une façon qui ne peut laisser de doutes sur ses sentiments pour Thérèse. Il s'occupe d'elle et la quitte seulement lorsqu'il est obligé. Au moment de sa fuite précipitée de Montmorency, il la recommande à Mme de Luxembourg. Plusieurs fois, lorsqu'il se croit être prêt à mourir, il fait des testaments où il assure l'avenir de sa compagne. Nous le verrons enfin l'épouser, et lorsqu'il sera malade, il ne se contentera pas de la soigner, il lui donnera une servante.

Rousseau écrit dans ses *Confessions*: "D'ailleurs des couturières, des filles de chambre, de petites marchandes ne me tenaient guère. Il me fallait des demoiselles" (I-182). Il insiste et il détaille dans la même page: "Ce n'est pourtant pas du tout la vanité de l'état et du rang qui m'attire; c'est un teint mieux conservé, de plus belles mains, une parure plus gracieuse, un air de délicatesse et de propreté sur toute la personne". Et il va passer trente-quatre ans de son existence avec une fille d'auberge. Faut-il y voir un paradoxe? Dans beaucoup de passages des *Confessions*, Rousseau revient sur la nullité de sa compagne: "Elle est stupide, répète-t-il souvent, j'ai en vain essayé de l'instruire: elle ne comprend pas les choses les plus élémentaires" (II-73). Il va jusqu'à spécifier: "Je perdis mon temps à lui faire reconnaître l'heure au cadran solaire qui était en face de notre fenêtre" (73). Et pendant les jours, les années passeront et le lien deviendra de

jour en jour plus solide. Alors pourquoi une longue liaison avec une femme qu'on n'aime et qu'on méprise sans cesse? Essayons d'en expliquer les motifs. Tout d'abord, Thérèse a certaines vertus dont la principale, la seule qu'elle possédait réellement, était d'être une bonne ménagère et une excellente cuisinière qui savait tenir un ménage. On comprendra mieux la valeur de cette habileté si l'on songe que Rousseau avait vécu longtemps sans foyer et mangé chez les autres. Quand on prend en considération qu'il était gourmand et qu'il aimait inviter des amis à partager ses repas que cuisinait Thérèse, on comprend mieux combien la vie familiale lui importait. Surtout pendant son exil à Moitiers, une personne lui manque: Thérèse. Les soins matériels qui ne devaient être faits que par une femme lui font défaut et sa santé délicate souffre d'être privée du bien-être qu'apporte une femme dans l'intérieur d'un homme gourmand et qui aime avoir ses vêtements en ordre. La présence d'une femme apporte le rayonnement dans la maison d'un célibataire. Par les soins de celle-ci, aussitôt le ménage s'organise, les meubles sont mis à leur place, la nourriture s'améliore. D'autre part, il faut se souvenir que Jean-Jacques était d'une santé malade et qu'il avait toujours besoin des soins spéciaux qu'il n'osait réclamer que de sa gouvernante. Celle-ci le soigne par des soins difficiles dont elle ne se plaint jamais. Elle est en un sens son infirmière et à ce titre elle est irremplaçable.

Et Thérèse, par quels sentiments répond-elle à cet indéniable attachement? L'humble fille a probablement aimé l'homme élégant de physique agréable qui la tirait de misère. Si ces sentiments n'avaient pas existé, comment Thérèse aurait-elle subi la situation humiliée de servante et assumé celle d'infirmière. Il faut donc rendre justice à cette fidèle fille et dire que c'est de son plein gré et sans y être poussée par les besoins matériels, qu'elle est allée rejoindre Jean-Jacques en exil.

#### **6. Mme de Warens et Mme d'Houdetot, femmes à part**

Mme de Warens et Mme d'Houdetot ont eu une place particulière dans la vie de Rousseau. La première lui a ouvert sa porte et son cœur et la deuxième a été son amante et lui a inspiré Julie, héroïne de son roman.

C'est en 1728, date mémorable dans sa vie, que Jean-Jacques arrive à Annecy et se présente chez Mme de Warens, qui est sa première bienfaitrice et qui le recueille et le loge pendant neuf ans. *Les Confessions* où Rousseau a immortalisé ces neuf années et les jolies pages dans lesquelles il nous a raconté ce beau temps de sa jeunesse ont rendu célèbre la maison où il a alors habité et qu'on appelait les Charmettes. Mme de Warens avait vingt-neuf ans quand le jeune Jean-Jacques lui était arrivé. Comme celui-ci, elle aussi avait lu avec passion tous les livres de médecine, d'histoire naturelle. Elle entrait dans sa quinzième année quand on l'a mariée. Le mari avait vingt-cinq ans. C'est ainsi qu'elle est devenue Mme de Warens. Elle avait quitté son mari en 1726, mais ce n'avait été pour un autre. Elle avait le goût des affaires. Toutes sortes de spéculations et de prodigalités l'avaient à peu près ruinée. Elle avait fait de grandes dettes. Le scandale allait éclater. Telle était la bonne dame à qui M. de Pontverre avait envoyé Jean-Jacques. Ce dernier n'a demeuré que trois jours auprès d'elle. Dès le jeudi saint, il était sur la route de Turin. C'est au printemps de 1729 sans doute qu'il retomba ainsi chez Mme de Warens. "Me voilà donc enfin établi chez elle", écrit-il (I-148). En cette année 1729, il n'était encore qu'un protégé de la bonne dame. Il avait dix-sept ans, elle trente. Il était "petit"; elle était "maman". Ces appellations étaient inspirées par le

premier mouvement de la tendresse. Rousseau n'avait pas connu sa mère qui est morte à la suite des couches. Et Mme de Warens n'avait jamais eu d'enfant. La relation entre "petit" et "maman" s'est glissée avec le temps vers un commerce amoureux: Rousseau est devenu un amoureux qui ne demandait rien que d'être près d'elle et Mme de Warens y a trouvé du plaisir et sa curiosité de ce jeune homme a de jour en jour agrandi.

La jeune femme avait deux fonctions féminines auprès de Rousseau: elle est mère et amante. **Elle est la mère:** Lors de leur première rencontre, Mme de Warens opte tout de suite pour un comportement maternel. Et Rousseau l'appelle "maman". Dans cette appellation, on peut voir son intention cachée. Car il avait perdu sa mère quand il était un bébé de quelques semaines et peut-être considère-t-il Mme de Warens comme substitut à sa mère. **Elle est l'amante:** Pourtant, comme d'autres, elle est une femme désirée par le jeune homme. On peut lire l'épisode de la première rencontre. Elle est "jolie" et il est "enivré du charme de vivre auprès d'elle, du désir ardent d'y passer (ses) jours. Il a beau dire qu'il "voyait toujours en elle une tendre mère, une soeur chérie, une délicieuse amie, et rien de plus" (I-153), il n'empêche qu'il en fera sa maîtresse ensuite.

Nous apprenons par son propre témoignage que la même conduite dans ses relations avec les autres femmes se produit aussi dans celles avec Mme de Warens: "Je la voyais toujours ainsi, toujours la même et ne voyais jamais qu'elle. Son image, toujours, présente à mon coeur, n'y laissait place à nulle autre; elle était pour moi la seule femme qui fut au monde, et l'extrême douceur des sentiments qu'elle m'inspirait, en ne laissant pas à mes sens le temps de s'éveiller pour d'autres, me garantissait d'elle et de tout son sexe. En un mot j'étais sage parce que je l'aimais" (I-154). Cette fois-ci, le respect pour cette "maman" l'empêche de vivre des émotions charnelles auprès d'elle. "L'interdit de l'inceste introduit un clivage entre la tendresse et la sensualité, entre les deux figures de la mère, la vierge et la putaine" (Kofman, 1982, p.97). Quand Rousseau possède pour la première fois cette femme qu'il considérait comme sa mère, il ressent qu'il a commis un inceste et il exprime l'absence de bonheur dans cette possession: "Je me vis pour la première fois dans les bras d'une femme et d'une femme que j'adorais. Fus-je heureux? Non, je goûtai le plaisir. Je ne sais quelle invincible tristesse en empoisonnant le charme. J'étais comme si j'avais commis un inceste" (1959, p.I-255). Et les larmes qu'a causées une telle action n'y manquent pas: "Deux ou trois fois en la pressant avec transport dans mes bras j'inondai son sein de mes larmes" (255).

Mme de Warens sentait-elle quelque chose pour Rousseau? Oui, elle l'aimait extrêmement, mais elle ne l'aimait pas d'amour. Pourquoi alors en a-t-elle fait son amant?... Comme elle l'a dit: pour le sauver de lui-même, de ses honteuses habitudes, pour le préserver de toutes les femmes et jeunes filles qui rôdaient autour de lui, afin surtout de ne pas le perdre. Il est son enfant chéri, son Petit. C'est ici que commence la vraie tendresse de Rousseau pour Mme de Warens, ce sentiment fort et réellement filial qui va durer tant qu'elle sera de ce monde et s'exprimera encore souvent après qu'elle aura disparu. Le dernier hommage que lui rend Jean-Jacques est digne d'être cité: "Bref: au milieu des biens que j'avais le plus convoités, ne trouvant point de pure jouissance, je revenais par élans aux jours sereins de ma jeunesse, et je m'écriais quelquefois en soupirant: "Ah! ce ne sont pas encore ici les Charmettes!" (II-179).

Cette étrange femme a exercé sur l'esprit de Rousseau une influence considérable: elle ne lui a pas seulement révélé les joies de l'étude, elle l'a aussi formé moralement, elle a décidé de son caractère. Avec ses défauts et ses qualités, ses élans et

ses faiblesses, l'âme de Rousseau s'est épanouie en bien et en mal à l'ombre de sa protectrice. Rousseau qui ne nie jamais toute cette bonté compose même quelques vers en l'honneur de sa bienfaitrice, sous le nom de *Le Verger de Mme de Warens*:

Solitude charmante, asile de la paix,  
Puissé-je, heureux verger, ne vous quitter jamais...  
Sans crainte, sans désir, dans cette solitude  
Je laisse aller mes jours exempts d'inquiétude.(<http://poesie.fr>)

Jean-Jacques connaissait l'inépuisable bonté de Mme de Warens. N'était-ce pas de sa bourse toujours ouverte, que depuis deux ans il subsistait? Mme de Warens lui ouvre sa maison, sa bourse et son coeur. C'est pourquoi il était toujours prêt à payer sa dette à cette femme généreuse envers qui il éprouvait d'une vive reconnaissance. Tel un exemple qui nous montre un Rousseau qui court au secours de Mme de Warens qui est dans l'embarras: avant de repartir pour Genève, un devoir s'imposait à son coeur. Depuis dix ans, il n'avait pas revu Mme de Warens. Celle-ci, abandonnée de Wintzenried, trainait une vie de misère. Souvent elle s'était rappelée au souvenir de Jean-Jacques par des demandes d'argent auxquelles il avait toujours généreusement répondu. Plusieurs fois même, d'un coeur sincère, il lui avait proposé de venir le rejoindre et de vivre maternellement entre lui et Thérèse. Un jour, au cours d'un de ses voyages d'affaires, Mme de Warens débarque à Genève. Comme toujours, elle est sans argent pour ce qu'elle va entreprendre. Rousseau ne veut pas laisser sa bienfaitrice dans l'embarras. Une heure après, Thérèse porte la petite somme qu'il a pu se procurer en empruntant. Une scène alors, touchante, se déroule entre les deux femmes. Le moment du départ est inexprimablement douloureux: "C'est alors, s'écrie Jean-Jacques, que j'aurais dû tout quitter....., voilà le plus vif et le plus permanent..." (II-140) Ils ne devaient jamais se revoir. Mme de Warens est morte. Cette perte plonge Rousseau dans un grand accablement. Pendant plusieurs jours, il reste muet, accablé, ne pouvant détacher sa pensée d'elle. Il songe au temps où il la nommait Maman en lui baisant les lèvres et où elle murmurait Petit. Il n'a jamais cessé de chérir cette femme de son adolescence, cette tendre initiatrice. D'un air touchant il dit: "Allez du ton que prendrait un prêtre, allez, âme douce et bienfaisante, auprès des Fénélon,..... et préparer à votre élève la place qu'il espère occuper près de vous" (397).

Tous les sentiments d'amour et d'amitié produisent chez Rousseau un attendrissement qui va jusqu'aux larmes. Bien qu'il n'aimât Mme de Warens que comme une tendre mère, une soeur chérie, une délicieuse amie, le besoin de vivre avec elle lui donnait des élans d'attendrissement. Pendant la crise de mélancolie qu'il a eue aux Charmettes, les pleurs étaient sa nourriture et son remède. Toutes les fois que Rousseau revoyait le lieu où il l'avait rencontrée pour la première fois, il le couvrait de baisers et le mouillait de ses larmes

Les jeux de hasard envoient Mme d'Houdetot chercher asile à l'Ermitage de Jean-Jacques alors que son carrosse avait versé dans la boue. Elle était revenue une autre fois, à cheval, en costume de cavalier. Cette Mme d'Houdetot n'était pas belle, mais elle était charmante et spirituelle. Ivre de rêve, Rousseau, qui n'était plus capable de mesurer l'abîme qui le séparait lui-même d'une comtesse qui ne pensait pas à lui et qui en aimait un autre, le marquis de Saint-Lambert, s'est jeté dans la passion. Mme

d'Houdetot a bon coeur; elle est peu coquette. Jean-Jacques est illustre. Il y a plaisir à être son amie. Il est flatteur d'en être aimé. Les visites, les conversations, les promenades en tête à tête au clair de lune fortifient cette amitié. C'est Mme d'Houdetot qui a inspiré à Rousseau le seul amour de sa vie

Rousseau était déjà depuis des mois tout plongé dans ses rêves lorsqu'il l'avait vue en janvier et en automne d'avant aux fêtes de la Chevrette. Il n'avait pas été troublé, alors, par sa présence. Brusquement, au mois de mai, un voile qui se lève. Reportons-nous aux *Confessions*: "Elle vint; je la vis; j'étais ivre d'amour sans objet(...) Cet objet se fixa sur elle. Je vis ma Julie en Mme d'Houdetot" (II-195). Mme d'Houdetot n'était pas une provinciale comme Mme de Larnage, ni même une parisienne de la finance comme Mme d'Epinay, mais une femme du premier rang et qui porte un grand nom; la femme d'un comte, la maîtresse d'un marquis. Rousseau était flatteur d'en être remarqué. Ce n'est pas Jean-Jacques qui va rejoindre, oubliant tout, une mondaine dont il est épris; c'est elle qui écoute ses leçons et que les lui demande; c'est elle qui fait vers lui tous les pas. Ils se voient presque tous les jours. Mme d'Houdetot se plaît à être avec lui. Aucun être n'a été pour elle comme elle voit Jean-Jacques, adorant, éperdûment docile. Avec Saint-Lambert, c'est elle qui plie toujours, qui s'inquiète; il est le maître. Jean-Jacques lui procure cette joie, à son tour, de se découvrir toute puissante. Et l'homme qui lui voue cet immense amour, c'est Rousseau. Le monde parle de lui, discute ses écrits et sa personne. L'amitié d'un tel homme illustre fait plaisir à Mme d'Houdetot.

Quand Mme d'Houdetot est revenue au printemps, Rousseau imaginait les personnages de *La Nouvelle Héloïse* et était prêt pour la passion. Il croit voir se matérialiser en elle Julie, l'idéale créature de ses songes. Cette femme devient ainsi l'objet de son amour et du roman. "L'héroïne du roman qui n'était d'abord qu'un symbole de la femme rêvée, une vague entité pétrie de vertu, de tendresse et de sensualité, se confondit peu à peu avec un être bien réel et bien vivant, la comtesse d'Houdetot" (Lecomte, p.45). Rousseau-romancier transpose ses désirs dans son oeuvre et rêve de vivre, lui aussi, entre deux amants qui s'aiment, tout en continuant de voir celle qu'il aimait lui-même et qui ne pouvait plus être à lui. Le rêve se réalise et il commence à vivre entre Mme d'Houdetot et Saint-Lambert comme Saint-Preux entre M. et Mme de Wolmar.

Mais Mme d'Houdetot aime Saint-Lambert d'un amour profond et durable. C'est pourquoi elle commence à tenir Rousseau à distance et à refuser de le recevoir seul. D'autre part, elle doit se défendre contre un mouvement en elle même qui grandit. Elle fait ce qu'elle peut pour se protéger, saisissant des mains de Jean-Jacques les larmes qu'il lui a dès l'abord offertes contre lui. Elle lui demande de travailler pour elle à un petit écrit, une sorte de catéchisme, de quelques pages, où il traitera des sujets sur le monde, la vie et l'honneur. Rousseau devine le vrai but caché derrière cette demande: "En vous rappelant la circonstance où vous me demandâtes des règles de morale à votre usage, je ne puis douter que vous n'en pratiquassiez alors une des sublimes, et que dans le danger auquel m'exposait une aveugle passion, vous ne songeassiez plus encore à mon instruction qu'à la vôtre" (Rousseau, 2003, p.130-131). Oui, elle essaie vraiment de le ramener au calme, de le guérir d'elle.

Saint-Lambert est informé par Mme d'Epinay, jalouse, de l'intimité qui lie son amie et le philosophe. Il gronde. Mme d'Houdetot devient sage et froide. Quelque temps l'aventure se traîne. Jean-Jacques ne veut pas que cette amitié prenne fin et essaie, en se

contentant de la correspondance où il donnera à Mme d'Houdetot des leçons de vertu, de construire une amitié raisonneuse. Mais tout cela ne sert à rien et la querelle violente qui le brouille avec Diderot, Grimm, Mme d'Epinaï, le sépare définitivement d'elle.

En effet, Jean-Jacques et Mme d'Houdetot n'ont pas été amants. Celui-là ne veut pas faire d'elle sa maîtresse. Il ne le veut pas parce qu'il a peur de ce péché-là, parce qu'il y a là l'adultère. Il ne le veut pas parce qu'il redoute les conséquences. Il l'aime, il la désire, mais s'il l'enferme dans ses bras, aussitôt elle n'y sera plus. Il écrit dans *Les Confessions*: "Je l'aimais trop, nous dira-t-il, pour vouloir la posséder" (II-200). Il s'est expliqué sur ce point assez franchement, nous l'avons vu: la possession n'est pas ce qu'il désire des femmes.

### CONCLUSION

Les femmes ont jalonné la vie de Rousseau. Privé dès le berceau des caresses maternelles, l'auteur a toujours aimé mieux la société féminine. Mais il s'est différencié des hommes de son temps où la débauche était la règle. Ceux-ci n'attendaient des femmes que la possession. La conduite de Rousseau envers elles était en un sens une leçon qu'il donnait à ce monde usé de plaisir et à cette société de corruption raffinée. Pourtant il a eu toujours soif d'aimer une femme de la passion amoureuse. Mais de toute sa vie il n'a pu rassasier ses passions avec aucune femme qu'il a connue. Sa timidité et ses diverses réflexions sur les femmes ne lui ont jamais permis d'avoir des relations avec celle qu'il aimait éperdument. Et c'est pourquoi il a dû passer toute sa jeunesse avec Thérèse qu'il n'aimait jamais de la passion et avec qui à la fin de sa vie il s'est marié. Il faut cependant expliquer qu'aucun auteur français n'a autant d'amies dévouées que lui. Les admiratrices et les protectrices lui ont tout à fait voué leur vie et n'ont pas cessé d'aimer cet homme qui a été souvent impoli envers elles-mêmes.

### BIBLIOGRAPHIE

- BROUARD-ARENDIS, I., 1991, "Les solitaires et La Nouvelle Héloïse ou l'ambiguïté féminine chez Jean-Jacques Rousseau", *Études Jean-Jacques Rousseau*, Editions "A L'ECART", Reims.
- DUGAS, L., 1922, *Les Grands Timides*, Félix Alcan, Paris.
- GONCOURT, E. et Jules de, 1935, *La Femme au dix-huitième siècle*, Ernest Flammarion, Paris.
- GUILLEMIN, H., 1943, *Un Homme Deux Ombres (Jean-Jacques-Sophie-Julie)*, Editions du Milieu du Monde, Genève.
- KOFMAN, S., 1982, *Le respect des femmes (kant et rousseau)*, Editions Galilée, Paris.
- LA ROCHEFOUCAULD, F. de, 1965, *Maximes et Réflexions*, Gallimard, Paris.
- LASOWSKI, P.W., 1997, "La fessée ou l'ultime faveur", *Magazine littéraire no. 357*, Paris.
- LECOMTE, J., 1925, *Jean-Jacques Rousseau I-L'Homme et L'Oeuvre*, Editions Foucher, Paris.
- MARGUERITE, V., 1926, *Jean-Jacques et l'amour*, Ernest Flammarion, Paris.
- MORNET, D., sans date, *La Nouvelle Héloïse de Jean-Jacques Rousseau*, Editions Mellottée, Paris.
- POMEAU, R., 1988, "Jean-Jacques Rousseau: La Révolution de la sensibilité", *Études Jean-Jacques Rousseau*, Editions "A L'ECART", Reims.
- ROUSSEAU, J.-J., 1959, *Les Confessions I-II*, Gallimard, Paris.
- 2003, *Lettres philosophiques*, Librairie Générale Française, Paris.
- [www.poesie.webnet.fr/poemes/France/rousseaujj/1.html](http://www.poesie.webnet.fr/poemes/France/rousseaujj/1.html)